

JUSQU'À LA MER

roman

Théo Saint

© Théo Saint
Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, enregistrée,
diffusée ou transmise, sous aucune forme et par aucun moyen,
sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur,
à l'exception de brèves citations dans le cadre de comptes rendus
critiques
et de certaines autres utilisations non commerciales autorisées par la loi.

ISBN : 9789403835150

Première édition

I

Elle descendit à la cave quand les contractions ne la laissèrent plus debout. Elle tenait la lampe à dynamo dans une main et la rampe dans l'autre. Les marches étaient de béton brut, humides par endroits, et elle devait s'arrêter toutes les trois marches pour attendre qu'une contraction passe. La cage d'escalier sentait la terre et le salpêtre et quelque chose de vieux qui lui rappela les caves de son enfance où on descendait chercher des pommes de terre dans une bassine.

En bas elle posa la lampe sur une caisse en bois renversée. La lumière jaune éclaira la pièce par cercles concentriques. Une chaudière éteinte, la tôle piquée de rouille. Des rayonnages métalliques avec des bocaux de conserves d'un autre siècle, les étiquettes décolorées, les couvercles noirs. Un vieux vélo d'enfant, rose, avec des petites roues fixées à l'arrière, appuyé contre un mur. Des cartons empilés dans un coin. Un tas de bûches sèches.

Elle avait choisi cette maison parce qu'elle était vide et qu'elle avait une cave et que la cave n'avait pas de fenêtres. Elle l'avait repérée en fin d'après-midi la veille, en marchant dans les rues du lotissement, quand les premières contractions étaient encore espacées et qu'elle pouvait encore faire des choix. Elle avait fait le tour du pavillon. La porte arrière donnait sur un jardin, elle était fermée mais le carreau était brisé et elle avait pu glisser la main pour ouvrir le verrou. Personne n'habitait plus ici depuis longtemps. Les lits étaient faits, les tasses étaient encore sur la table de la cuisine. Ils étaient partis en pensant revenir.

Elle étendit le drap sur le sol de béton. Il était blanc, propre, plié en quatre, elle l'avait pris dans l'armoire de la chambre du haut. Elle disposa les serviettes à côté, trois, toutes propres. Le couteau. Le briquet. Les ciseaux qu'elle avait trouvés dans un tiroir de la cuisine, pointus, corrects. Le seau d'eau qu'elle avait rempli au puits du jardin, à travers la pompe manuelle qui grinçait mais fonctionnait. Un flacon de

Bétadine qu'elle avait encore dans son sac depuis la pharmacie, à moitié plein. Un rouleau de fil de couture blanc pour le cordon. Une autre serviette qu'elle avait mise de côté, plus petite, pour l'enfant.

Elle passa la lame du couteau dans la flamme du briquet jusqu'à ce qu'elle noircisse. Elle compta dans sa tête. Trente secondes, c'était ce qu'elle avait lu, c'était ce qu'elle avait vu faire en stage. Elle fit la même chose avec les ciseaux. Elle posa les outils sur une serviette propre qu'elle avait dépliée à côté du drap. Elle regarda l'ensemble. Cela ressemblait de loin à une préparation d'accouchement. De loin seulement.

Elle respira.

Dehors la nuit tombait. Elle l'avait vue tomber par la fenêtre du salon avant de descendre. Le ciel gris devenu plus sombre, sans traînée orangée à l'ouest, sans rien. Pas d'étoiles. Pas de lumières aux fenêtres des autres maisons. Rien qui bouge sur la route. Le monde s'était éteint depuis longtemps mais elle l'avait constaté encore une fois avant de descendre, comme si elle vérifiait, comme si un soir cela pourrait être différent.

La contraction suivante la plia en deux. Elle s'accroupit sur le drap et attendit que cela passe. Cela passa. Elle resta à quatre pattes. Elle regarda le béton sous ses mains. Il y avait des taches anciennes sur le béton, de peinture peut-être, de vin peut-être. Elle avait été une enfant autrefois et elle avait joué sur des sols comme celui-ci, dans la cave de ses grands-parents, avec des jouets en plastique. La contraction revint. Elle ne pensa plus rien.

* * *

Elle ne savait pas l'heure qu'il était. La lampe donnait une lumière jaune et pauvre qu'elle rechargeait en tournant la manivelle entre les contractions. Tourner demandait des deux mains et un peu de force, elle n'y parvenait qu'à demi maintenant. Elle comptait. Elle essayait de compter. Sept

minutes entre deux. Cinq minutes. Quatre. Les nombres glissaient. Elle s'endormait peut-être entre deux sans s'en rendre compte. Elle se réveillait d'une contraction, elle ne savait plus depuis combien de temps la précédente était passée.

La douleur ne ressemblait à rien qu'elle connût. Ce n'était pas une douleur au sens où on aurait pu la localiser ou la qualifier, c'était un travail. Quelque chose en elle travaillait et la travaillait et ne lui demandait pas son avis. Son corps avait pris les commandes de son corps et la laissait spectatrice de l'intérieur. Entre deux vagues elle avait des pensées presque nettes, des fragments de livres qu'elle avait lus, des noms de professeurs, le visage de sa mère quand sa mère avait le sien. Puis la vague revenait et plus rien.

Elle ôta son pantalon en gestes maladroits. Elle ôta sa culotte. Elle avait saigné un peu déjà, elle l'avait remarqué quand elle s'était levée une heure plus tôt, un filet mince sur sa cuisse, elle savait que c'était normal, c'était le bouchon muqueux, c'était le signal. Elle garda le pull. Le pull était à lui. Un gros pull de laine grise, trop grand pour elle, qu'elle portait depuis plusieurs mois et qui ne sentait plus vraiment son odeur mais qui sentait quelque chose qui ressemblait à un souvenir. Elle garda les chaussettes. Le sol était froid.

Elle s'allongea puis se redressa puis s'accroupit puis marcha entre les rayonnages. Chaque position essayait d'être meilleure que la précédente et ne l'était pas très longtemps. Elle s'appuya contre le mur froid. Le mur était bon. Elle posa le front contre la pierre rugueuse et elle fit un bruit qu'elle n'avait jamais fait. Un bruit bas et continu qui venait de très loin en dessous, qui n'était pas un cri, qui n'était pas une plainte, qui était simplement un son d'animal grand qui peine. Elle pensa un instant qu'elle n'avait jamais vraiment compris pourquoi les femmes criaient en accouchant. Maintenant elle comprenait. On ne criait pas de douleur. On criait parce qu'il

n'y avait que cela à faire, parce que le corps cherchait une sortie à ce qui était trop. Elle émit encore le son.

* * *

La poche des eaux creva quelque part dans la nuit. Elle sentit le liquide couler le long de ses cuisses et sur le drap, chaud et abondant, bien plus que ce qu'elle avait imaginé. Elle regarda. Le drap blanc était mouillé sur une grande surface. Elle se déplaça pour voir à la lumière. Le liquide était clair, légèrement jaune, sans trace de vert. Elle savait qu'il fallait que ce soit clair. Elle ne savait pas grand-chose mais elle savait cela. Un liquide teinté de vert aurait signifié que l'enfant avait souffert, avait relâché le méconium dans le ventre, qu'il y avait un risque d'inhalation à la naissance. Le liquide était clair.

Elle essuya avec une serviette qu'elle jeta dans le seau. Elle tira un autre drap qu'elle avait préparé sur le côté et le glissa sous elle autant qu'elle put. Elle se rallongea.

Au bout d'un temps qu'elle ne mesurait plus elle se rendit compte qu'elle parlait. Elle ne savait pas quand elle avait commencé. Elle disait non. Elle disait allez. Elle ne disait pas maintenant pas maintenant pas maintenant. Elle disait des mots qui n'étaient pas des mots, des syllabes qui sortaient seules avec le souffle, au rythme des contractions, comme on respire quand il n'y a plus que la respiration qui tient.

Elle prononça le nom de sa mère.

Elle n'avait pas dit le nom de sa mère depuis des années. Sa mère était morte avant. Avant tout ce qui était arrivé. Sa mère était morte quand elle avait dix-sept ans d'une chose qui n'aurait plus aucun sens aujourd'hui, un cancer, un traitement, un hôpital, des couloirs qui sentaient le désinfectant. Elle avait pleuré à l'enterrement, elle avait pleuré pendant des mois, elle avait fini par ne plus pleurer, elle avait gardé des

photos. Les photos avaient été perdues quelque part en chemin.

Elle le répéta. Elle le répéta plusieurs fois très bas comme une prière qu'elle n'aurait pas connue en entier. Elle ne croyait pas en Dieu, elle n'avait jamais cru, mais à cet instant elle parlait à sa mère comme on parle à quelqu'un qui pourrait entendre.

* * *

La contraction la souleva. Elle poussa sans avoir décidé de pousser. Son corps poussa pour elle. Elle cria et se mordit le poignet et cria encore. Le goût du sang dans sa bouche. Elle sentit quelque chose descendre et quelque chose s'ouvrir. L'ouverture fut brève et nette et brutale.

Elle mit la main entre ses jambes. Elle toucha un crâne. Un crâne mouillé couvert de cheveux. Elle retira la main et la regarda à la lumière de la lampe. Il y avait du sang. Il y avait autre chose aussi, du vernix peut-être, cette couche blanche qui couvre les nouveau-nés, elle en avait vu une fois en stage de gynéco, juste une fois, et elle se souvenait encore de la sensation sur les doigts.

Pousse. Pousse.

Elle poussa. La tête sortit. Elle la sentit sortir comme on sent une pierre rouler, longue et dure, avec une résistance qui céda d'un coup. Elle resta haletante. Elle chercha l'air. Elle attendit la contraction suivante.

Elle arriva. Elle poussa à nouveau. Les épaules passèrent l'une après l'autre, d'abord une résistance brève puis l'autre côté qui suivit, et le reste suivit dans un glissement chaud et mouillé. Elle entendit quelque chose tomber doucement sur le drap entre ses cuisses. Un petit bruit souple comme quand on laisse tomber du linge mouillé.

Elle resta immobile.

Elle haletait. Elle avait la bouche ouverte. Elle entendait son propre souffle qui résonnait dans la cave. Elle entendait aussi

autre chose, un tintement léger dans ses oreilles, comme quand la pression change trop vite.
Elle ne voulait pas encore regarder.

* * *

Elle regarda.

L'enfant était couchée sur le drap. Petite. Plus petite qu'elle n'avait imaginé. La peau bleue et violette, marbrée par endroits de zones plus pâles. Les yeux fermés. Le cordon torsadé allait du ventre de l'enfant à l'intérieur d'elle, d'un blanc nacré avec des veines rouges. L'enfant ne bougeait pas. L'enfant ne faisait aucun bruit.

Elle attendit.

Elle attendit longtemps. Elle ne savait pas combien de temps. La lampe jetait une lumière jaune sur la petite forme immobile et sur le drap et sur ses propres cuisses couvertes de sang. Elle regarda la bouche. La bouche était fermée. Elle regarda la poitrine. La poitrine ne se soulevait pas. Elle regarda les mains. Les mains étaient minuscules et fermées et bleues, les doigts repliés contre les paumes comme si l'enfant n'avait pas encore appris à les ouvrir.

Quelque chose en elle comprit. Quelque chose d'autre refusa de comprendre. Les deux se regardaient à l'intérieur d'elle et ne se parlaient pas. La partie qui comprenait disait qu'elle savait. La partie qui refusait disait qu'elle ne savait rien.

Non.

Elle le dit à voix basse. Elle ne le dit à personne.

Non. Non non non.

Elle se laissa tomber sur le côté. Elle resta là la joue contre le drap. Elle regardait l'enfant à dix centimètres de son visage. Elle voyait chaque cil, un à un, parfaits, serrés. Elle voyait la peau translucide des paupières, presque bleu clair, avec des veines minuscules qui dessinaient un motif. Elle voyait le petit sillon entre le nez et la lèvre, ce qu'on appelle le

philtrum, elle se rappela le mot sans savoir pourquoi il lui revenait. Elle voyait tout. Elle ne pouvait rien faire. Elle pensa à lui. Elle pensa qu'il avait eu raison de partir avant. Elle pensa qu'elle allait mourir aussi et que c'était bien. Elle pensa qu'elle ne savait pas mourir mais qu'elle apprendrait, qu'on apprendait toujours au dernier moment. Elle ferma les yeux. Elle sentit une chaleur descendre sur son visage et elle mit une seconde à comprendre que c'étaient ses propres larmes.

* * *

Quelque chose bougea.

Elle ne l'avait pas vu mais elle l'avait senti à travers le drap, une vibration très légère, comme quand un chat respire contre vous dans le sommeil. Elle rouvrit les yeux. L'enfant était toujours immobile. Elle regarda. Elle regarda plus fort. La poitrine. Un frémissement. Un quart de millimètre peut-être. Elle ne savait plus si elle l'imaginait.

Elle tendit la main. La main lui pesait comme si elle avait été en plomb, comme si son bras ne lui appartenait plus tout à fait. Elle la posa sur le dos de l'enfant. Le dos était tiède. Plus tiède qu'elle ne l'aurait cru d'un enfant qui ne respirait pas. Elle le frotta. Elle ne savait pas pourquoi elle le frottait. Elle le frotta plus fort, du haut vers le bas, avec la paume entière. Elle prit une serviette et essuya le visage et la bouche et le nez. Des sécrétions sortirent, jaunâtres et épaisses. Elle les essuya. Elle frotta la poitrine en petits cercles. Elle frotta les pieds entre ses doigts. Elle tapota doucement entre les omoplates, trois fois, puis elle écouta. Elle recommença, plus fort, avec le plat de la main maintenant.

Il y eut un gargouillis.

Puis un cri. Faible. Étranglé. Un cri d'enfant qui découvre qu'il faut respirer, qu'il faut absolument respirer, que respirer fait mal et que ce n'est pas grave parce qu'il faut le faire.

L'enfant respira. La poitrine se souleva. Se creusa. Se souleva encore. La peau commença à changer de couleur, un rose très pâle qui remontait du torse vers le visage, les lèvres qui s'empourpraient. Le cri revint, plus fort, un vrai cri maintenant.

Elle comprit qu'elle était vivante.

Elle prit l'enfant contre sa poitrine. Elle mit la paume sur le petit dos. Elle mit le visage dans les cheveux mouillés. Elle pleura sans bruit pendant un temps qu'elle ne mesura pas. Elle pleura pendant que l'enfant criait contre sa peau. Les deux ensemble dans la cave. Il n'y avait rien d'autre au monde à cet instant que cela. Une femme couchée sur un drap sali dans une cave de pavillon de banlieue, sous une lampe à dynamo qui faiblissait, tenant contre elle un enfant qui venait de revenir de quelque part.

* * *

Elle attendit. Elle savait qu'il fallait attendre. Elle attendit longtemps.

Pendant cette attente elle garda l'enfant contre elle. Elle la couvrit à moitié avec un pan du drap pour qu'elle n'ait pas froid. Elle regarda son visage. Les yeux étaient entrouverts maintenant, mais pas encore focalisés, troubles, à la manière des nouveau-nés. Les poings étaient toujours fermés. L'enfant émettait des petits gémissements qui n'étaient plus des cris.

Le placenta sortit en quelques contractions plus faibles. Elle le sentit quitter son corps comme une masse chaude et épaisse, sans douleur vraiment, juste une sensation de déplacement. Elle regarda. Il était là sur le drap, brun rouge, massif, avec son côté lisse et son côté rugueux. Elle le vérifia comme elle avait lu qu'il fallait le vérifier. Elle compta les cotylédons du côté maternel, elle inspecta les bords pour voir s'ils étaient complets. Il fallait qu'il soit entier. S'il restait un fragment dans l'utérus cela pouvait provoquer une

hémorragie secondaire, une infection. Il était entier. Elle soupira de ce soupir sec qu'on a quand on a peur et que la peur se retire d'un coup.

Elle le déposa dans un sac plastique qu'elle avait préparé. Elle noua le sac. Elle le mit sur le côté.

Elle laissa le cordon pulser. Elle l'avait lu. Qu'il fallait laisser le cordon pulser. Pendant quelques minutes le sang passait encore d'elle à l'enfant, c'était précieux, cela donnait à l'enfant un apport de fer supplémentaire qui durerait des mois. Elle le regarda pulser. Les battements étaient nets au début puis ils s'espacèrent, s'affaiblirent. Puis ils cessèrent.

Elle prit le fil. Elle en coupa deux morceaux d'environ vingt centimètres avec les ciseaux. Elle noua deux fois à quelques centimètres du ventre de l'enfant, un nœud serré puis un autre par-dessus, pour être sûre. Elle recommença quelques centimètres plus loin côté placenta. Puis elle prit les ciseaux. Elle coupa entre les deux nœuds. Le cordon céda avec un son très léger, comme un petit élastique qui se relâche. L'enfant était séparée d'elle. Pour la première fois depuis des mois.

Elle la regarda. Elle avait encore du sang dans les cheveux. Elle avait du vernix dans les plis du cou. Elle avait les paupières gonflées de nouveau-né. Elle était horriblement belle.

* * *

Elle nettoya l'enfant avec une serviette qu'elle humidifia dans le seau d'eau et tiédit en frottant entre ses mains. Elle passa doucement sur le visage, sur le cou, sur le ventre, sur les membres, sur les plis des aines. Elle laissa le vernix. Elle savait qu'il valait mieux le laisser, c'était un film protecteur, la peau l'absorberait. Elle l'enveloppa dans une couverture propre qu'elle avait pliée en quatre, en laissant la tête dehors.

L'enfant pleurait encore par petits coups, puis se taisait, puis pleurait. Elle sentit sa bouche chercher, la tête tourner. Elle approcha le visage de son sein.

L'enfant chercha.

Elle ne savait pas qu'un nourrisson cherchait comme cela. Elle l'avait lu mais le lire n'était pas cela. L'enfant tournait la tête à gauche puis à droite, la bouche ouverte, la langue qui sortait, qui rentrait. Elle présenta le mamelon avec sa main, elle guida. L'enfant le prit.

Elle sentit la première tétée. Une traction douce puis plus ferme, par à-coups, le petit menton qui se relevait puis se rabaisait. Elle sentit son ventre se contracter à chaque succion, elle le savait, c'était l'ocytocine qui était libérée par la tétée, qui faisait se contracter l'utérus, qui réduisait le saignement. Elle savait tant de choses. Elle les savait pour avoir lu. Elle ne savait rien pour avoir fait.

L'enfant tétait. L'enfant respirait entre deux succions, une petite pause, puis reprenait. Elle téta pendant dix minutes peut-être, peut-être plus. Elle était tiède contre elle. Elle entendait le petit bruit de succion et le petit soupir entre chaque série.

Elle regarda l'enfant en train de téter. Elle regarda son propre sein. Elle regarda la bouche qui y était accrochée. Elle pensa c'est ma fille. Elle pensa c'est mon corps qui la nourrit. Elle pensa je ne savais pas que ce serait ça.

* * *

Elle resta sur le drap toute la nuit. Elle ne pouvait pas encore se relever. Elle saignait. Elle savait que c'était normal et qu'il fallait surveiller que cela ne devienne pas trop. Elle avait préparé des serviettes pour cela. Elle les changea une fois. Elle vérifia. C'était beaucoup mais c'était dans la marge de ce qu'elle avait lu. Environ une serviette toutes les heures, c'était l'ordre de grandeur, au-delà il fallait s'inquiéter.

L'enfant dormait contre elle. Elle dormait par à-coups aussi. Elle se réveillait toutes les dix minutes et regardait si l'enfant respirait, la main posée sur le petit dos pour sentir la montée et la descente. Puis elle se rendormait. Puis elle se réveillait. Elle n'arrivait pas à dormir plus de quelques minutes d'affilée, son corps entier était en alerte, même les parties qu'elle avait cru endormies.

La lampe faiblissait. Elle n'avait plus la force de tourner la manivelle à chaque fois. Elle la tourna une fois, une seule, et laissa la lumière baisser ensuite. La cave devint presque noire. Elle entendait la respiration de l'enfant contre son épaule. Elle écoutait pour s'assurer. Le souffle était régulier, léger, avec de petits bruits aigus qu'elle ne reconnaissait pas mais qui étaient normaux sans doute, qui étaient le bruit d'un nouveau-né qui apprend à respirer.

Au-dessus, dehors, elle entendit un chien hurler très loin. Un seul hurlement long qui monta et redescendit. Puis le silence revint. Elle ferma les yeux.

Elle pensa qu'elle n'avait pas imaginé avoir peur pour autre chose que pour elle pendant un accouchement. Elle avait imaginé avoir peur de la douleur, peur de mourir, peur qu'on ne la trouve pas à temps si quelque chose tournait mal. Elle n'avait pas imaginé qu'on pouvait avoir peur pour quelqu'un d'autre que soi-même à ce point-là, aussi vite, aussi totalement. C'était une peur qui avait commencé il y a quelques minutes et qui allait durer le reste de sa vie.

* * *

La lumière du jour filtra sous la porte de la cave. Pas beaucoup. Une ligne grise le long du seuil. Elle ouvrit les yeux. L'enfant dormait. Elle était encore vivante. Elles étaient encore vivantes.

Elle resta immobile un long moment avant d'essayer de se lever. Quand elle essaya elle n'y parvint pas tout de suite. Son

corps ne répondait plus comme avant. Son bas-ventre était une chose qu'elle ne reconnaissait plus, lourde et douloureuse, comme si on lui avait mis des plombs à l'intérieur. Ses jambes tremblaient. Elle s'assit d'abord. Elle respira. Elle attendit que le vertige passe.

Elle mit ce qu'elle pouvait dans le sac. Les affaires importantes, la trousse de pharmacie, la lampe, le couteau, l'atlas. Elle laissa le seau, les serviettes sales, le sac contenant le placenta. Elle laisserait tout cela ici. Elle laisserait cette cave.

Elle prit l'enfant contre elle, une main sous la tête, et elle monta l'escalier marche par marche. Elle montait une marche, elle respirait, elle montait la suivante. Son bas-ventre tirait à chaque pas. Elle sentait le sang couler. Elle s'appuyait contre le mur de la main libre.

En haut la maison était comme elle l'avait laissée. Vide. Silencieuse. La cuisine donnait sur un petit jardin envahi d'herbes. Une lumière pâle entrant par la fenêtre. Elle traversa la cuisine, le salon, elle n'alla pas au fond. Elle entra dans la première chambre à gauche qui avait un lit et qui sentait moins la poussière que les autres. Elle se coucha avec l'enfant. Elle s'endormit presque tout de suite.

* * *

Quand elle se réveilla le soleil entrant par la fenêtre, plus clair qu'elle ne l'attendait. Midi peut-être. Elle n'avait pas de montre. L'enfant pleurait. Elle avait faim. Elle la prit contre son sein et elle téta. Elle téta longtemps, presque avec avidité. Le lait montait déjà, elle sentait cette chaleur intérieure qui précédait la montée, ce picotement. Le colostrum coulait, jaune épais, elle l'avait vu dans les premières gouttes sur le tissu du pull.

Elle regarda l'enfant pendant qu'elle tétait. Elle regarda son petit poing fermé contre le sein, ses paupières gonflées, la

veine bleue sur la tempe, le duvet sur la joue. Elle regarda la petite oreille pliée qui n'avait pas encore repris sa forme normale. Elle ne savait pas ce qu'elle ressentait. Ce n'était pas l'amour qu'elle avait imaginé qu'elle ressentirait, cet amour de magazine avec la mère qui fond à la première seconde. C'était autre chose. C'était une attention. C'était un fait physique. L'enfant était contre elle et elle la tenait et elle ne la lâcherait pas.

L'enfant s'endormit en tétant. Elle la posa sur le lit à côté d'elle, sur le flanc, comme elle avait lu qu'il fallait le faire. Pas sur le dos dans les premières heures, cela pouvait favoriser les régurgitations. Sur le flanc. Elle la regarda dormir. La petite bouche encore humide du sein.

Puis elle se leva lentement et elle alla à la cuisine. Ses jambes tremblaient encore mais moins. Elle ouvrit un placard. Il restait du riz dans un sac en toile, une boîte de thon dans un coin, du sucre en morceaux, un demi-paquet de pâtes. Elle avait apporté de quoi tenir quelques jours en transportant des affaires depuis son appartement avant de partir. Elle trouva aussi dans un placard de la maison quelques conserves anciennes, des haricots verts, un bocal de confit de canard de paysanne qu'elle ouvrit avec prudence et qui sentait encore bon. Elle mangea debout, du thon froid et des haricots verts au goût de ferraille. Elle avait faim comme elle n'avait jamais eu faim. Elle mangea tout ce qu'elle s'était servi et elle se resservit.

Elle pensa qu'il fallait qu'elle mange pour que le lait coule. Elle but deux grandes tasses d'eau du seau qu'elle avait remonté. Puis elle retourna s'allonger à côté de l'enfant.

* * *

Elle resta dans le pavillon plusieurs jours. Elle ne savait pas combien. Elle avait fait des encoches sur le manche du couteau avant de descendre à la cave et elle en fit d'autres les

matins où elle y pensait. Parfois elle oubliait et elle en faisait deux le lendemain. Elle finit par ne plus savoir où elle en était. Elle n'essaya pas de reconstituer.

Son corps cicatrisait. Le saignement s'espaçait et devenait plus sombre, plus vieux. Les contractions post-partum, les tranchées, elle savait le mot, revenaient à chaque tétée et la pliaient en deux pendant quelques secondes, un serrement dur du bas-ventre. Puis passaient. Elle les attendait maintenant. Elle s'était habituée. Elle avait entendu des femmes en stage décrire ces tranchées et elle avait pensé que c'était exagéré. Ce n'était pas exagéré.

Ses seins étaient lourds et chauds. Le lait montait deux fois par jour, sans prévenir, et coulait avant que l'enfant soit au sein. Il tachait le pull. Elle apprenait. Elle tirait un peu de lait à la main quand la pression devenait douloureuse. Elle le faisait sans penser, ses mains savaient avant qu'elle ne sache. Elle gardait le lait tiré dans une tasse qu'elle donnait à la cuillère à l'enfant les fois où la tétée n'était pas suffisante. Elle savait que normalement on ne faisait pas cela, qu'on tirait le lait pour soulager la pression puis on le jetait, mais elle ne jetait rien.

Les mamelons commencèrent à se fendre autour du troisième jour. Elle sentit la douleur aiguë à chaque début de tétée, cette morsure qui durait les premières secondes et qu'il fallait traverser. Elle avait du tulle gras dans la trousse. Elle en mit. Elle appliqua aussi un peu de son propre lait sur les mamelons après chaque tétée, comme elle avait lu. Cela aidait à cicatriser.

Elle dormait par fragments. Deux heures, une heure, trois heures. Jamais plus. L'enfant se réveillait pour téter toutes les deux ou trois heures et elle se réveillait avant l'enfant, comme si son corps savait. Elle se réveillait et elle attendait que l'enfant pleure. Puis elle la prenait et la mettait au sein.

Elle sortait parfois dans le jardin. Le jardin était petit et envahi. Elle allait au fond s'accroupir dans les ronces pour uriner, elle évitait les toilettes de la maison pour ne pas avoir à tirer la chasse dans une tuyauterie qui ne fonctionnait plus. Elle regardait le ciel. Rien ne passait. Pas d'avions. Pas d'oiseaux non plus les premiers jours. Puis un matin elle vit une pie sur le toit de la maison d'en face. Elle la regarda longtemps. La pie s'envola en plusieurs petits bonds avant de se jeter dans l'air.

* * *

Un après-midi, peut-être le troisième ou le quatrième jour, elle était assise sur le lit avec l'enfant dans les bras. L'enfant venait de téter et regardait vaguement vers la fenêtre. Elle la berçait machinalement, un balancement léger qu'elle avait trouvé sans y réfléchir.

Tu es là.

Elle s'entendit le dire. Elle s'arrêta de bercer. L'enfant ne réagit pas, elle ne pouvait pas réagir, elle avait quelques jours. Mais elle avait dit tu es là et elle ne savait pas à qui. À l'enfant. À elle-même. À personne. À toutes à la fois.

Elle reprit le balancement. Tu es là ma fille.

C'était la première fois qu'elle disait ma fille. Le mot était étrange dans sa bouche. Elle l'avait pensé des mois mais ne l'avait presque jamais prononcé, parce qu'elle ne savait pas si l'enfant serait une fille, parce qu'elle ne savait pas si l'enfant naîtrait, parce que dans le monde qui était le leur le fait même de prononcer ma fille à propos d'un enfant qui n'était pas encore né paraissait présomptueux. Maintenant l'enfant était là et c'était une fille et le mot sortait.

Tu es là ma fille. On est toutes les deux.

Elle resta à bercer lentement. Puis à nouveau. Tu as faim. L'enfant fermait les yeux. Non pour elle. Non maman. Alors dors.

Elle comprit à cet instant ce qu'elle venait de faire. Elle avait répondu à sa place. Elle avait fait deux voix. Elle s'entendit le faire et elle ne s'arrêta pas. Elle continua. Dors ma fille. Oui maman. Je suis là. Je sais.

Elle se rendit compte qu'elle avait les larmes aux yeux sans savoir à quel moment elles étaient venues. Elle ne pleurait pas, elle avait seulement les yeux qui brillaient. Elle baissa la tête sur l'enfant qui dormait et elle ferma les yeux. Elle resta longtemps à bercer l'enfant qui dormait déjà.

Quelque chose venait de se mettre en place en elle. Quelque chose qu'elle ne comprit pas complètement, qu'elle ne chercha pas à comprendre. Une voix dans sa tête qui n'était pas tout à fait la sienne, une autre voix qui était celle de quelqu'un qu'elle venait d'inventer en une minute, qui n'avait ni nom ni âge mais qui avait cinq ans et quelques mois peut-être, et à qui elle pourrait parler quand l'enfant ne pouvait pas répondre. Elle accepta la voix. Elle la reconnut comme sienne.

* * *

Elle sut qu'elle ne pouvait pas rester. Elle le sut dès le premier jour mais elle se le dit au cinquième ou sixième. Le pavillon n'était pas sûr. Rien n'était sûr. Mais rester quelque part sans bouger était plus dangereux que marcher. La maison dans laquelle elle n'entendait rien pouvait à tout moment devenir une maison où elle entendrait quelqu'un. Et quand elle entendrait quelqu'un, il serait trop tard.

Elle passa une journée à inspecter la maison. Elle ouvrit tous les tiroirs, systématiquement, pièce par pièce. Elle nota ce qu'elle prendrait. Elle trouva des choses. Une lampe torche avec des piles qui marchaient encore, faiblement mais correctement. Un canif de cuisine, propre, affûté. Une paire de chaussures de marche dans un vestibule, presque à sa taille, un peu grande, qu'elle chaussa et trouva bonnes. Des

couches jetables dans un placard de salle de bain, un paquet ouvert aux trois quarts. Quelques vêtements d'adulte qu'elle fouilla pour trouver des chaussettes, des pulls chauds, un bonnet. Un petit carnet et un crayon qu'elle glissa dans la poche du sac sans savoir si elle en ferait quelque chose.

Dans un garage attendant elle trouva une poussette. Une poussette tout-terrain à trois roues, de celles qu'on utilisait pour courir ou pour les chemins. Elle était propre. Elle était rangée sous une bâche. Les pneus avaient encore de l'air quand elle les testa. Les freins fonctionnaient. Le harnais était intact. Quelqu'un l'avait laissée là en espérant revenir la chercher.

Elle la sortit. Elle la roula sur quelques mètres dans le jardin. Elle poussa. Elle tira. Elle la testa avec une charge, elle mit le sac dessus. Cela tenait.

Elle trouva aussi un petit porte-bébé qu'elle pouvait mettre sur sa poitrine, d'une marque française qu'elle connaissait. Il était dans un carton sur une étagère, encore emballé dans son sachet plastique. Un cadeau jamais ouvert peut-être. Elle déchira l'emballage. Elle l'essaya sur elle avec l'enfant. L'enfant s'y blottit comme dans une seconde peau, enveloppée contre sa poitrine, la tête calée dans le creux du cou.

Elle pensa que des gens étaient partis d'ici avec leurs propres enfants et qu'ils avaient laissé tout cela, que ce tout cela attendait quelqu'un, et qu'elle était ce quelqu'un.

Elle organisa les affaires dans le sac. La trousse de pharmacie dans la poche intérieure. Les couches dans la poche latérale. Les vêtements pour l'enfant au fond. Sa propre trousse de toilette, un morceau de savon, un bout de brosse à dents, un peigne, dans une autre poche. L'atlas Michelin dans la poche avant, qu'elle pourrait ouvrir facilement. La lampe à dynamo, attachée par son cordon à l'extérieur du sac. Le couteau dans la ceinture. Le briquet dans la poche du manteau.

* * *

La nuit avant de partir elle ne dormit pas beaucoup. Elle avait préparé les affaires la veille et les avait posées dans l'entrée. La poussette avec le sac dessous. Le porte-bébé sur une chaise. Le couteau, le briquet, la lampe à dynamo dans les poches du manteau. L'atlas dans la pochette avant du sac, plié à la page de leur région. Elle avait tracé au crayon un itinéraire grossier qui descendait vers le sud en évitant les grandes villes, en passant par des départementales, en longeant une forêt pour dormir si elle ne trouvait rien d'autre. Elle se coucha avec l'enfant contre elle. Elle regarda la fenêtre. Elle regarda la faible lueur de la nuit à travers le rideau. Pas une vraie lueur, pas la lumière des lampadaires d'avant, juste une nuance un peu moins noire qui indiquait qu'il y avait un ciel quelque part.

Elle pensa à l'appartement où elle avait vécu avant. Elle pensa à la rue, bordée d'immeubles des années soixante, avec ses platanes qu'on taillait sévèrement en février. Elle pensa aux quelques voisins qu'elle saluait dans l'escalier et qu'elle ne reverrait pas. La vieille dame du deuxième avec ses chats. Le jeune couple du quatrième qu'elle entendait se disputer certains soirs. Le monsieur du rez-de-chaussée qui sortait promener son bouledogue aux mêmes heures. Elle ne reverrait aucun d'eux. Ils étaient peut-être morts. Ils étaient peut-être partis comme elle, quelque part, dans d'autres directions.

Elle pensa à sa chambre. Elle pensa au fauteuil près de la fenêtre où elle s'asseyait pour lire quand elle était encore enceinte et où elle posait ses mains sur son ventre et attendait un mouvement. Elle pensa au berceau qu'elle avait préparé, qu'elle n'avait jamais utilisé, qu'elle avait laissé dans la chambre quand elle était partie.

Elle pensa à lui. Elle pensa à ses mains. À la manière dont il allumait la bouilloire le matin en tournant le bouton d'un

demi-tour exactement, ni plus ni moins. À son dos de trois quarts dans l'encadrement de la porte de la cuisine quand il ne l'avait pas entendue se lever. Au bruit de ses pas dans l'escalier quand il remontait. Elle se demanda où il était maintenant. Elle se demanda s'il était quelque part. Elle se le demandait rarement. Ce soir elle se le demanda.

Elle n'eut pas de réponse. Elle n'en aurait jamais.

L'enfant dormait contre elle. Elle mit sa main sur la petite poitrine pour sentir respirer. Elle respirait, régulière, calme. Elle dormit un peu. Pas beaucoup. Elle se réveilla plusieurs fois dans la nuit en pensant qu'elle avait entendu un bruit. Chaque fois ce n'était rien. Juste la maison qui craquait. Juste le vent.

* * *

Elle partit au lever du jour. Le ciel avait cette couleur grise pâle qu'il avait presque tous les matins maintenant, sans vrai lever du soleil, juste un lent éclaircissement depuis l'est. Elle s'habilla chaudement. Elle mit l'enfant dans le porte-bébé contre sa poitrine, la couverture autour. Elle chargea la poussette avec le sac, les provisions pour deux jours, une gourde d'eau.

Elle ferma la porte derrière elle mais elle ne la ferma pas à clé. Elle laissa la clé sur la serrure à l'intérieur. Quelqu'un d'autre viendrait peut-être. Quelqu'un d'autre aurait peut-être besoin de cette maison, de ses placards, de son lit. Elle ne voulait pas fermer pour quelqu'un qu'elle ne connaîtrait pas.

Elle poussa la poussette jusqu'au portail. Le portail grinçait. Elle le franchit. Elle s'arrêta sur le trottoir et regarda la maison une dernière fois. C'était une maison ordinaire. Un pavillon de banlieue comme il y en avait des millions dans le pays, avec sa façade crépie, son petit perron de trois marches, ses rideaux à fleurs qu'elle n'avait pas tirés. Elle y avait accouché et son enfant y avait survécu et maintenant elle partait.